

était pas du tout impossible de composer six œuvres (et même plus !) en quatre ans. En tout cas, cet argument n'a pas le caractère probant que semble lui donner J.C. M.

Comme *ALMA* est avant tout une revue de lexicographie médiolatine, je terminerai ce compte rendu en soulignant l'intérêt de l'étude linguistique de l'*Obitus* (p. 348-363). Sont à signaler l'usage (attesté ailleurs) de *sinere* avec la valeur de *desinere* (suivi de l'infinitif, «cesser de»), d'*agere* avec la valeur intransitive de «rendre un service» (à moins qu'il ne faille, comme le premier éditeur, J. Grial, corriger le texte et suppléer < *gratias* > *agere*), et – peut-être – d'*exponere* (*aliquid ab aliquo*) avec l'acception de «demander, solliciter» (mais la tradition manuscrite est divisée: avec prudence, J.C. M. préfère la leçon *exposceret* à *exponeret*). Les particularités de la langue de Redemptus sont relativement banales (confusion entre accusatif et ablatif après la préposition *in*, indicatif dans la proposition interrogative indirecte, etc.), mais l'une d'entre elles semble, sinon propre au latin hispanique, du moins particulièrement répandue en Espagne: l'usage du génitif à la place du datif (aux références signalées par J.C. M. p. 353 n. 17, déjà nombreuses, on peut ajouter B. Löfstedt, «Spanische Glaubensbekenntnisse», *Aevum* 72, 1998, p. 232).

Jacques ELFASSI

Pascal BOURGAIN, avec la collaboration de Marie-Clotilde HUBERT, *Le latin médiéval*, Turnhout, Brepols, 2005 (L'atelier du médiéviste 10), 578 p.

La parution de ce livre, très attendu, constitue un événement pour tous les médiévistes. Il devrait rapidement changer la perception qu'ont encore trop souvent du latin médiéval certains non spécialistes; il provoquera certainement des vocations, car la connaissance intime et l'amour que les deux auteurs ont de la langue médiolatine, ainsi que de la littérature et des textes documentaires qu'elle a produits, impriment à leur livre une sorte de clarté et d'évidence, et une ferveur contagieuse. Pour y pénétrer, nul besoin d'être grand clerc; il s'adresse néanmoins à ceux qui ont déjà des connaissances relativement assurées en latin (classique), et qui souhaitent pouvoir passer aux textes médiévaux. Des trois parties qui le composent, les deux premières sont théoriques et la troisième pratique: on est introduit par une «Petite histoire du latin médiéval», qui retrace l'évolution de la langue depuis le «latin tardif» jusqu'au latin humaniste; après cette entrée en matière diachronique, suit une présentation synchronique du latin médiéval, qui décrit le «fonds commun» linguistique, en insistant sur les traits qui pourraient déconcerter le médiéviste débutant; enfin, une anthologie de textes traduits et commentés permet de donner un large éventail de la production écrite médiévale. Chaque partie et chaque sous-partie offrent des compléments bibliographiques souvent brièvement commentés, qui permettent au lecteur de se perfectionner de manière autonome s'il le souhaite. La structure de l'ouvrage et le choix des textes reposent sur le principe, excellent, selon lequel il ne faut pas séparer les écrits littéraires et documentaires, car ils sont produits par une seule et même société, une seule et même culture. La complicité qui lie les deux auteurs a fait des merveilles: si l'une est plutôt spécialiste de littérature, l'autre de l'écrit documentaire, il reste l'impression d'une authentique symbiose, et l'unité de ton est totale. Les lignes qui

suivent ont pour objet de souligner ce qui fait à nos yeux l'intérêt principal du livre, et pourquoi il devrait figurer dans la bibliothèque de tous les médiévistes.

Dès les premières pages, les auteurs impriment la marque de leur personnalité et de leur enseignement à l'École des chartes. Le lecteur est supposé intelligent, et la compréhension profonde du contexte socio-historique, associée à une attention minimale à quelques principes linguistiques simples, doit donc l'amener tout naturellement à comprendre la description d'une langue, dont l'apprentissage peut dès lors se passer de longs développements théoriques. Ainsi, la « Petite histoire du latin médiéval » (première partie, p. 15-70) inscrit l'évolution du latin dans la longue durée, en mettant en évidence ses deux étapes fondatrices que sont les nouveautés de l'époque impériale, puis la formation du latin patristique, véritable « idiome » chrétien, qui intègre grecismes et hébraïsmes et se dote d'un lexique à la fois figuré, abstrait, et empreint d'affectivité. Elle rappelle fort opportunément qu'il n'y a pas lieu de considérer le latin médiéval comme une dégradation du latin classique. La meilleure conservation des textes tardo-antiques et médiévaux provoque un effet d'optique trompeur : parmi la masse des écrits conservés, beaucoup sont de haute tenue, d'autres relèvent de la pratique administrative ou juridique, et n'appellent aucune éloquence fleurie. Mais les époques républicaine et impériale ont eu, elles aussi, leur langue « vulgaire », populaire ou familière, si l'on préfère. Celle-ci, qui est essentiellement orale, n'est pas parvenue jusqu'à nous, pas plus que les textes de la pratique ; de ces deux époques, que nous qualifions de « classiques », nous ne connaissons donc à peu près que les textes littéraires, c'est-à-dire une langue artificielle. Le fait que le latin médiéval rejoigne parfois celui d'auteurs archaïques comme Ennius, Plaute et Térence, ou les tournures familières qu'on trouve chez Pétrone, prouve l'existence d'un courant « vulgaire » continu, que seul le normativisme du latin littéraire classique avait entravé, et qui restera perceptible à travers tout le Moyen Âge.

L'évolution du latin (p. 18-25) s'explique ainsi, tout au long de son histoire, par une sorte de lutte d'influences entre la langue parlée et le modèle littéraire antique ; ces influences sont perceptibles dans trois domaines. Sur le plan phonétique (p. 26-31), un changement dans les règles d'accentuation avait, dès le III^e siècle, provoqué ou accompagné une importante évolution : l'accent, on le sait, a changé de nature (l'accent « de hauteur » ou « musical » est devenu un accent d'intensité), et ce changement s'est accompagné d'une perte de perception de la quantité (ou longueur) des voyelles ; l'accent s'est déplacé aussi par suite d'un changement dans le découpage syllabique (par exemple *tenéb/rae* au lieu de *téne/brae*, p. 26). La conséquence a été la modification du timbre de certaines voyelles. Notons qu'à cet endroit de l'exposé (p. 26 et suivantes), il eût pu être utile de joindre un petit glossaire phonétique pour les non-spécialistes, qui auront du mal à trouver ailleurs, exposés de façon simple, les classements des voyelles et des consonnes latines, et qui se laisseront peut-être décourager par des termes trop techniques à leurs yeux (labio-vélaires, fricatives, etc.). Sur le plan grammatical (p. 31-38), parmi de nombreuses innovations, le latin médiéval se distingue par l'emploi croissant de l'indicatif au lieu du subjonctif, la substitution de l'ordre verbe-objet à l'ordre objet-verbe, et l'extension des prépositions au détriment du sens précis des cas, les deux dernières tendances étant encouragées par un affaiblissement des désinences. Sur le plan lexical, enfin (p. 38-43), se font jour deux évolutions contradictoires, qui s'équilibrent l'une l'autre : surenchère (extension des mots composés ou plus longs au détriment des mots simples, avec perte du sens précis des préfixes ; préférence du comparatif et du superlatif

par rapport au positif) et simplification (préférence pour les verbes de la 1^{re} conjugaison, en particulier les fréquentatifs ; disparition de mots peut-être jamais employés oralement durant la période classique, et naissance de néologismes). Le latin « vulgaire », c'est-à-dire la langue de tous les jours, évoluant vers le roman – tout au moins dans certains pays –, elle n'est plus apte à jouer son rôle de medium officiel des textes ecclésiastiques (p. 43-51). Aussi la *renovatio* carolingienne (p. 52-61) enraie-t-elle l'évolution, en imposant des normes linguistiques strictes, qui vont vers un retour à l'Antiquité classique. Le territoire de l'ancienne Gaule entre alors dans un monde de bilinguisme : le parler maternel sera roman, l'écrit et le parler intellectuel et administratif, qu'on peut qualifier de « paternel », sera latin. La dissociation entre latin et langue parlée est évidemment plus tardive en Italie, berceau du latin (elle ne se fera qu'au x^e s.) ; dans les pays insulaires (Angleterre et Irlande), le latin étant une langue entièrement artificielle, jamais parlée en tant que langue principale sur ces territoires, non seulement il n'évoluera pas, mais il se distinguera en outre par l'abondance de mots rares puisés dans des glossaires. D'autre part, malgré l'interventionnisme de Charlemagne et d'Alcuin, le latin continuera d'évoluer au contact des langues vernaculaires au fur et à mesure des besoins des auteurs, qui, pendant une grande partie du Moyen Âge, restent très majoritairement des ecclésiastiques : il vit sa vie propre, avec un pic technique et formaliste au XIII^e siècle, au moment de la naissance des universités (latin scolastique, p. 62-63), et plus tard, de la part des humanistes, une réaction puriste qui le boute hors de ses derniers bastions, l'expression du savoir et l'administration (p. 66-70).

On retrouve le même pragmatisme dans la deuxième partie (« Les caractères du latin médiéval », p. 71-130), où sont explicités les faits grammaticaux principaux, là encore en liaison avec l'ancien français. Si la morphologie du latin bouge peu – d'autant que la rénovation carolingienne y a mis de l'ordre –, en sorte qu'un lecteur déjà avancé en latin classique s'y retrouvera facilement en latin médiéval, la syntaxe évolue davantage, souvent sous l'influence des langues vulgaires. Toute cette partie est passionnante et fort pratique, même si sa composition ne saute pas toujours aux yeux, et si elle apparaît parfois un peu redondante avec la précédente ; mais pour un débutant, il n'est guère gênant de s'entendre dire les choses deux fois de façon différente, et, après une première approche diachronique, de bénéficier de ce magistral récapitulatif synchronique. D'autant qu'on est loin des exposés descriptifs habituels : toute la partie se distingue par sa hauteur de vue et sa vision distanciée. Ce qui peut poser problème au néophyte – les différences topographiques ou stylistiques, le particularisme de la langue administrative, les noms propres – est évoqué d'abord (p. 73-83) et des instruments précieux lui sont proposés pour résoudre ce type de difficultés ; les points communs linguistiques sont récapitulés ensuite (p. 84-98). Puis vient un chapitre très important et très bien fait sur le lexique (p. 99-118), lequel montre parfaitement une fois de plus la dialectique entre stabilité et changement : la plupart des mots du latin médiéval viennent du latin classique, mais beaucoup ont changé de sens ; par ailleurs des mots nouveaux se sont formés ; à remarquer, les pages très utiles sur la lexicographie du latin médiéval et sur les dictionnaires, modernes et médiévaux (p. 106-118). Les quatre dernières pages de cette deuxième partie concernent « L'imprégnation par les sources » ; elle laisse un peu le lecteur sur sa faim, tant les conseils pratiques qu'elle prodigue pour déjouer les pièges que peuvent poser l'intertextualité et les modes médiévaux de pensée et d'écriture sont excellents, donc ressentis comme insuffisamment développés dans ces quatre pages ; il est vrai que dans la même

collection existe déjà l'excellent volume de Jacques Berlioz *et alii*, *Identifier sources et citations*, auquel renvoient les auteurs, mais cet ouvrage fournit essentiellement des instruments de travail, alors qu'on aurait aimé lire davantage de ces cas pratiques, où l'on voit par l'exemple comment seules des heures de lecture et beaucoup de flair amènent à comprendre qu'un texte peut en cacher un autre; il est vrai aussi que la question est souvent abordée ponctuellement, à l'occasion de l'explication détaillée des textes dans la troisième partie.

Celle-ci, qui est une anthologie commentée, est de loin la plus développée (p. 133-551), ce qui illustre encore la volonté des auteurs de privilégier la pratique sur la théorie, et de traiter le latin comme une langue vivante, c'est-à-dire de l'appréhender dans sa vitalité même. Ces pages sont admirables d'originalité dans le choix des textes et dans leur approche; les traductions, qui serrent le latin au plus près sans lui être asservi, en expriment toute la saveur et en respectent, autant que faire se peut, les particularités. Aucune anthologie publiée à ce jour ne donnait une idée aussi riche et subtile de la production écrite du latin médiéval. Après une brève introduction, une première section (p. 136-226) présente, par ordre chronologique, des textes d'intérêt linguistique, dont le clou est certainement le dernier: «Un examen de latin en 1253: visite pastorale d'Eudes Rigaud»; mais aucun des autres n'est sans saveur: tous montrent les hommes du Moyen Âge aux prises avec une langue qui non seulement n'est plus tout à fait la leur, mais surtout de moins en moins celle de leurs lecteurs ou de leurs auditeurs; d'où les choix de niveaux de langue et de style, l'usage de formulaires, le latin farci, le latin macaronique, et diverses situations linguistiques qui passionneront l'utilisateur de cette anthologie. La seconde section, intitulée «L'efficacité» (p. 277-391) fait une large place aux textes documentaires et techniques au sens large du terme, mais pas uniquement: y est présentée aussi la recherche de l'efficacité littéraire (efficacité narrative, entre autres dans l'*exemplum*; dépouillement du style), qui fait contraste avec la section suivante. Celle-ci, intitulée «La recherche de l'élégance formelle» (p. 393-551), est fort utilement précédée d'une longue introduction (p. 393-430) qui présente les niveaux de style, l'*ornatus* rhétorique, le cursus, la prose d'art, la poésie métrique et rythmique; chacune de ces catégories est ensuite illustrée par plusieurs textes. Tous les textes de l'anthologie sont introduits, traduits et abondamment annotés. Suivent, pour s'orienter dans le livre, des index bibliographique, linguistique et stylistique, ainsi qu'un glossaire linguistique (qui aurait pu être un peu plus développé). Cet ouvrage s'adresse à tous, sans exclusive, et tous les textes retenus parleront sans distinction aux historiens, aux littéraires et aux linguistes, voire à d'autres amateurs de latin médiéval.

Monique GOULLET